

RODÉO

DU MÊME AUTEUR

Une vie d'emprunt, Buchet/Chastel, 2014.

BORIS FISHMAN

RODÉO

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Stéphane Roques

ROMAN
BUCHET ● CHASTEL

Titre original: *Don't Let My Baby Do Rodeo*
© 2016 by Boris Fishman.

Et pour la traduction française:
© Libella, Paris, 2017.

ISBN: 978-2-283-02988-6

À ma mère

« Car l'ouest est la direction que nous projetons tous de prendre un jour... Celle qu'il nous faut prendre pour grandir avec le pays. »

ROBERT PENN WARREN,
Les Fous du roi

« La conquête du monde physique n'est pas le seul devoir de l'homme. Il est aussi tenu de conquérir sa propre nature sauvage. »

JAMES BALDWIN,
The Price of the Ticket

Première partie

L'Est

Maya était arrivée en avance pour passer prendre Max à l'arrêt de bus le jour où il n'était pas rentré de l'école. D'habitude, à peine se mettait-elle en route dans Sylvan Gate Drive que le vieux car scolaire jaune teuf-teufait déjà en haut de la côte, les portes soupirant, Max dévalant toujours les marches avant la petite Kroon, vu qu'il s'asseyait toujours à la première rangée. Même dans la Corolla familiale, Max s'installait à l'avant, Alex était au volant et Maya à l'arrière. Maya avait remarqué que les meneurs s'asseyaient au fond du car. Elle lui avait demandé, un jour, pourquoi il n'allait pas avec eux. Max avait répondu : « Y a trop de bruit, au fond », et elle avait éprouvé une satisfaction secrète devant son indifférence.

Ce jour-là, après une semaine de touffeur oppressante et précoce, même pour un mois de juin dans le New Jersey, une note de ce qu'on pourrait appeler de l'*inhumidité* s'était glissée dans l'air comme un répit – Maya l'avait sentie en rentrant de l'hôpital – et elle était sortie en avance de leur maison mitoyenne. Les rares occasions où Alex rentrait assez tôt pour aller chercher Max, il prenait la voiture pour faire la centaine de mètres qui le séparait du haut de l'allée – Alex appréciait la commodité de cette pratique très américaine. Maya, elle, y allait à pied. Elle passait la journée

debout à l'hôpital, mais faisait la navette entre trois chambres, tout cela en intérieur.

À Kiev, la mère de Maya l'attendait toujours aux portes de l'école, peintes et repeintes jusqu'à leur donner de faux airs de vieilles dames replètes. Le chemin du retour était un moment privilégié entre mère et fille ; quand elles arrivaient à l'appartement, le père de Maya était déjà attablé à la cuisine, penché sur la rubrique sports, les seules pages du journal où tout n'était pas tenu d'être parfait. La mère de Maya commençait leur promenade par toutes les questions qu'une mère se doit de poser à sa fille à la fin d'une journée d'école – même à huit ans, l'âge de Max aujourd'hui, Maya comprenait qu'il s'agissait d'une formalité – puis, après un silence discret, Galina Shulman tenait sa fille au courant des péripéties indiscretes du « grand cirque » de leur immeuble aux mille appartements.

Maya était euphorique pendant ces promenades car elle avait l'impression que sa mère parlait comme si elle n'était pas là, ou comme si elle était là comme une égale, une amie, pas une enfant envers qui elle aurait des responsabilités de parent. Donc – en une révérence silencieuse à une femme qui vivait désormais à huit mille kilomètres de là – Maya passait prendre Max à l'arrêt de bus. Ce n'était pas vraiment nécessaire – le danger résidait moins dans la distance que Max devait parcourir jusqu'à la maison que dans le temps passé au cœur du vaste monde. Mais c'était l'unique moment où Maya se retrouvait seule avec son fils. Elle en profitait pour tenter de comprendre pourquoi elle n'arrivait pas toujours à parler à Max avec la facilité, la volubilité dont sa mère faisait preuve avec elle. Maya n'avait pas autant d'imagination que sa mère ; cela jouait certainement. Ni la même curiosité pour ses voisins, même si elle savait que cela tenait plus à son incapacité à prêter attention à ces choses-là qu'à la façon d'être de ces derniers. Mais rien de

tout cela ne lui apportait de réponse. Maya interrogeait son fils au sujet de l'école, questions auxquelles il répondait poliment et brièvement – elle ne manquait jamais de s'émerveiller que son fils parle couramment russe, lui qui ne l'était pas –, puis ils retombaient dans le silence. Tout ce qu'elle faisait, c'était le prendre par la main, ce qu'il acceptait. Max balançait sa main dans celle de sa mère sans tristesse, ce qui n'empêchait pas Maya d'avoir l'impression de le décevoir, d'une certaine façon. Le décevoir, sans savoir comment; elle se sentait pesante et terre à terre.

Ils avaient eu de la chance, leur avait répété le conseiller de l'agence d'adoption, comme s'il était payé à la commission. Les parents américains étaient souvent obligés d'aller à l'étranger pour trouver un enfant: Malaisie, Corée, Roumanie. Dessous-de-table, attente interminable, dossier médical inexistant. Les Rubin, eux, avaient eu un vrai petit Américain. Qui se voyait confier un Américain, de nos jours, et tout bébé avec ça, au lieu d'un enfant assez grand pour avoir eu le temps d'être traumatisé par quelqu'un d'autre? Maya avait eu l'ingratitude de se dire qu'elle ne voulait pas d'un Américain: elle avait l'impression qu'elle aurait eu plus de choses à dire à un petit Roumain. Au cœur d'une interminable énième nuit sans sommeil, elle avait réveillé Alex pour lui en parler. Il avait refermé les doigts sur l'arrondi de son épaule, comme sur une ampoule dévissée: « C'est un nouveau-né. Est-ce que tu connaissais le New Jersey avant de t'y installer? Ou cette maison? Mais maintenant, c'est chez toi. » Il se tourna sur le côté, prit ses seins par-derrière dans la coupe de ses mains, et dit: « Rendors-toi, Maya, s'il te plaît. »

Elle avait perçu la pointe de bienveillance fatiguée dans sa voix – il devait s'accommoder non seulement de la volonté d'adopter de sa femme, mais aussi des angoisses que cela faisait

naître en elle. Qui plus que lui voulait un enfant? Néanmoins, une solution biologique étant impossible, le désir d'Alex n'était soumis qu'à une seule condition : qu'il ne soit pas contraint de l'avouer. Elle continua donc à garder le secret pour eux deux. La contribution d'Alex consistait à minorer les tourments que son esprit monté sur rails lui infligeait à deux heures du matin. « Esprit monté sur rails », c'est ainsi qu'il appelait la ruche qu'était le cerveau de Maya. Les rails lui évoquaient le mouvement, la vapeur, une activité frénétique. Ce qu'il voulait vraiment dire, c'est qu'elle était comme Anna Karénine – inutilement mélodramatique. Et Maya ne comprenait ce qu'il voulait dire que parce qu'elle avait l'esprit monté sur rails.

Alex avait dix ans de moins que les dix-huit de Maya quand sa famille était arrivée en Amérique; les Rubin étaient venus pour de bon, alors que Maya était venue dans le cadre d'un programme d'échange en 1988, la première année où ce genre de choses fut possible. Après la fac, Maya était censée rentrer en URSS – un projet contrarié par son histoire d'amour avec Alex et la chute de l'URSS. Alex s'était adapté à l'Amérique – il parlait avec beaucoup d'assurance de Wall Street, de la composition du Congrès, de technologie. Maya reconnaissait son autorité. Sauf une fois, où elle s'était écriée qu'en vingt ans il n'avait pratiquement jamais quitté le New Jersey, alors qu'est-ce qu'il en savait? Alex l'avait regardée comme on regarde un enfant qui ne comprend pas ce que cela signifie de dire une chose qu'on finira par regretter, et s'était retiré à l'étage. Pendant trois jours, il ne lui avait plus adressé la parole : les repas s'étaient déroulés dans une ambiance morose, ils ne communiquaient que par l'intermédiaire de Max et de ses grands-parents, et Maya n'avait plus jamais dit une chose pareille.

Était-il acceptable d'avoir des discussions avec un enfant de huit ans? Maya s'était sermonnée puis avait passé en revue sa

liste des choses à faire : déposer Max chez Oliver samedi, trouver le temps d'ici la fin du mois de faire le rappel de deux de ses vaccins – il faudrait qu'elle passe le prendre à l'école et qu'elle retourne à toute vitesse à l'hôpital avant la fermeture du service à quatre heures. Elle fit la moue devant la tiédeur de cette journée qui sentait les vacances. Malgré la brève chute de température, elle sentit le feu de la fièvre monter en elle dans l'effort de l'ascension. La douceur de l'air ne passerait pas la nuit.

La petite Kroon fut la première à descendre, balançant les bras. Voilà qui était nouveau. Voilà un sujet de discussion pour elle et Max. Il avait décidé de s'asseoir à l'arrière du car, aujourd'hui, pour voir à quoi ça ressemblait, vu du fond. Peut-être s'était-il fait de nouveaux copains ; il avait un seul ami au monde, Oliver. Maya sourit à la petite Kroon, qui l'ignore, puis elle leva des yeux interrogateurs sur le chauffeur, qui ne lui adressait jamais la parole, ce qu'elle prenait toujours comme un affront, tâchant de se persuader qu'il valait mieux mettre ça sur le compte du sérieux avec lequel il remplissait sa fonction. Il hochait la tête et tira sur le levier de fermeture des portes.

« Attendez ! » cria Maya. Elle frappa doucement du poing contre la vitre. Le chauffeur leva les yeux d'un air de reproche et les portes se rouvrirent.

- Ne tapez pas sur mon bus, s'il vous plaît, dit-il.
- Mais où est mon fils ? demanda Maya.

Elle entendait, comme toujours, son léger accent, comme un cheveu coincé sous son col. Il y avait de la rancœur dans sa voix, pour toutes les fois où le chauffeur avait ignoré sa présence.

- Le jeune homme n'a pas pris le bus, dit-il.
- Il s'appelle Max, dit-elle.
- Il n'a pas pris le bus, répéta-t-il.
- Mais il est allé à l'école – elle écarta les mains.

Elle regarda le tee-shirt gris du chauffeur, étiré par la demi-sphère de son ventre bedonnant, son pantalon de survêtement bleu, ses sandales marron.

– Appelez l'école? fit-il. Mais il faut que j'y aille, là, je regrette – il jeta un œil dans le rétro.

Quelque chose se figea dans la poitrine de Maya. Elle monta sur la première marche du car. Le chauffeur l'observa avec étonnement.

– Les enfants! cria-t-elle vers l'intérieur – les petites têtes qui dépassèrent des rangées de sièges verts la regardèrent attentivement, même celles du fond. Mon fils, Max. Il prend le car chaque jour.

Ils la dévisagèrent en silence.

– Madame, dit le chauffeur.

Elle se tourna face à lui.

– Vous pourriez vous habiller un peu mieux, ne serait-ce que pour donner l'exemple aux enfants.

Il rentra légèrement la tête, et une frayeur apathique apparut sur son visage.

Elle se retourna vers les rangées.

– Y a-t-il quelqu'un dans le car qui connaît mon fils?

Ils l'observèrent d'un air buté. Ils n'allaient rien lâcher, avaient pitié d'elle.

– Vous connaissez Max, cria le chauffeur derrière elle.

Elle lui en fut reconnaissante – il savait comment s'appelait son fils. Puis elle se souvint qu'elle venait de prononcer son prénom.

– C'est sa mère.

Une main se leva dans une rangée du milieu.

– C'est pas la peine de lever la main, dit le chauffeur.

– Max a pris un autre car, dit la voix – c'était une voix de fille. Maya s'élança dans l'allée centrale.

– Quel autre car? demanda-t-elle.

La fille – une mocheté au nez retroussé, Maya la détesta immédiatement, comme si elle était responsable de la disparition de son fils – haussa les épaules.

– C’était un car scolaire? demanda le chauffeur. Jaune?

– Non, répondit la fille.

– Un car régional? Avec les rayures violettes?

La fille fit oui de la tête.

– J’imagine que tu ne te souviens pas de son numéro, dit le chauffeur.

– Il s’arrête à côté du mât.

– C’est le 748, dit-il – Maya se tourna vers le chauffeur. Il va au nord. Vers la frontière de l’État.

– Quel État? s’écria-t-elle.

– L’État de New York, dit-il. Bon, je passe un appel radio à l’école.

Maya se frotta les tempes. Elle avait la tête pleine du ronron du véhicule et du silence des enfants. L’arrière du car dépassait sur la voie rapide Brandenburg, provoquant un embouteillage de voitures qui s’engouffraient dans l’entonnoir de la file de gauche pour l’éviter. Le chauffeur murmura dans un récepteur à fil, qui émettait des parasites comme la bande FM entre deux stations de radio. Une partie de son ventre reposait sur le bas du volant.

– Ça répond pas, souffla-t-il avec dépit. Ils sont occupés, avec les cars. Mais ils vont répondre. On va le retrouver.

Ça s’arrangeait entre eux, entre elle et le chauffeur, et Maya tâcha d’y voir la promesse d’une bonne nouvelle : on allait retrouver son fils. Elle observa l’allée par les portes ouvertes, sa pente familière soudain menaçante et pleine de dangers. Elle dégringola les marches et se mit en route vers la maison, le choc de ses pieds sur la chaussée fit grincer l’articulation de ses genoux. Derrière elle lui parvenaient des sons qui appartenaient à d’autres, dans un autre monde : les portes du car qui se referment,

la pédale de frein qu'on relâche, le car qui s'ébranle en direction du prochain lotissement, où il déverserait les enfants dans les bras de leur mère, rituel ordinaire devenu extraordinaire du fait même qu'il ne s'était pas produit pour elle.

Maya ne faisait jamais attention à son téléphone portable. Quand elle servait le dîner à Alex et ses parents, qui prenaient presque tous leurs repas avec leur fils et sa femme, ils lui disaient qu'ils lui avaient laissé de nombreux messages. Cette information lui était transmise avec une exaspération amusée. Là, comme de coutume, elle fut incapable de le retrouver, même après avoir vidé son sac à main sur la table de la salle à manger. Elle courut vers la ligne fixe. À l'école élémentaire de Max, elle demanda le bureau du directeur. L'homme prit la communication quand on l'eut mis au courant de la raison de son appel. Maya était trop inquiète pour se sentir nerveuse à l'idée de lui parler. Il écouta les nouvelles que lui donnait Maya avec une étrange déception, comme si c'était elle, et non lui, qui avait failli à la surveillance de son fils. « Je vais rester au bureau pour me renseigner », dit-il platement. Elle l'avertit qu'elle comptait appeler la police, mais cela n'eut pas l'effet escompté: « Bonne idée », dit-il d'un ton neutre. Elle attendait plus de sa part; il avait perdu son fils. Comment un enfant avait-il pu quitter l'enceinte de l'école et prendre le car d'une ligne régionale? Mais elle s'entendit seulement le remercier.

Elle arpenta la cuisine, se demandant qui d'autre elle pourrait appeler avant de prévenir Alex et ses beaux-parents. Personne ne lui venait à l'esprit. Elle appela la police, rassurée d'entendre le ton calme avec lequel le réceptionniste recueillait ses informations. Ce calme, ça voulait dire que ce genre de chose finissait toujours bien – ça devait forcément vouloir dire ça. Enfin, elle composa le numéro de Rubin Trading. La ligne crépita et

bourdonna. Quand la voix de la secrétaire se fit entendre, Maya éclata en sanglots.

Un silence de mort régnait dans la voiture qui ramenait Alex et son père chez eux. La mère d'Alex, qui faisait ses brasses de l'après-midi, fut sommée de sortir des bassins par les haut-parleurs de la piscine. Méfiante à l'idée même d'être un objet d'attention, Raisa Rubin attendit un moment dans la ligne des nageurs lents avant de s'assurer qu'elle devait vraiment aller se rhabiller. Elle sortit du YMCA juste à temps ; son fils et son mari venaient d'arriver, et tous trois se dirigeaient à présent vers Maya et ses terribles nouvelles. Quand on sonna à la porte, Maya accourut, mais, au lieu de son fils, c'est un trio Rubin au désespoir qu'elle découvrit de l'autre côté de la porte, leurs regards fixés sur elle comme si sa découverte de la disparition de leur enfant impliquait qu'elle, Maya, l'ait aussi perdu.

Les parents Rubin habitaient aussi dans Sylvan Gate, même s'il y avait assez de maisons entre eux pour que la leur ne soit pas à portée de vue, par égard pour la conception américaine de la vie privée. Un fils de quarante-trois ans alors qu'eux-mêmes n'en avaient pas encore soixante-dix, Eugène travaillant toujours quasiment à plein temps pour sa société d'importation de produits alimentaires, tout cela donnait aux parents Rubin l'impression d'être jeunes, modernes. Et indispensables, aussi : où en seraient Maya et Alex sans leur soutien ? Ils avaient encouragé Maya à quitter la sénologie pour la pharmacie – les pharmaciens avaient des revenus à six chiffres, et pouvaient toucher jusqu'à 50 % de plus s'ils le voulaient – mais Maya n'avait pas le dynamisme de ses beaux-parents. Alex s'était frotté à la bourse, mais s'il avait gagné pour son propre compte ne serait-ce qu'une fraction de ce qu'il avait fait gagner aux autres, cela ne s'était pas vu, et son père l'avait convaincu de devenir son bras droit chez Rubin Trading.

– Quelqu'un nous a jeté un sort, dit Raïssa, secouant la tête de désespoir.

Les quatre Rubin, deux de naissance, les deux autres par choix, étaient penchés sur la table de la cuisine, formant un cercle maussade et angoissé.

– Quand j'étais petit, je me suis enfui, moi aussi, dit Eugène. Mon père m'a fait tâter du ceinturon. Je n'ai plus jamais recommencé.

– Pourquoi tu ne l'as jamais fait avec moi, puisque c'est si efficace? demanda Alex.

Eugène leva les yeux.

– Tu n'en as jamais eu besoin.

– Je ne comprends pas pourquoi vous avez appelé la police, dit Raïssa. Ça va se savoir, on va le prendre pour un fugueur!

Les autres Rubin regardèrent Raïssa d'un tel air qu'elle ne s'avisait plus d'utiliser ce type d'argument une seconde fois.

Eugène secoua la tête.

– J'ai toujours dit que c'était une mauvaise idée. J'ai toujours su que ça finirait mal. Ce n'était qu'une question de temps. Si j'ai gardé le silence, c'est seulement parce que je ne voulais pas vous contrarier. Mais je m'attendais à ce jour.

– Pitié, ne recommence pas avec ça, dit Alex. C'est un garçon. Un garçon, ça fait des siennes. Ce n'est rien.

– Tu aimes bien faire l'autruche, dit Eugène. Tu tiens bien de ta mère pour ça! – il lança un regard dédaigneux à sa femme. Mais les ennuis, ça ne se résout pas tout seul. Le bureau de douane ne va pas se réveiller demain, comprendre son erreur et expédier mon miel. Philadelphie ne va pas comprendre pourquoi la feta bulgare est tout aussi bonne que cette putain de feta grecque, à moins que j'y aille, que j'ouvre la bouche de l'acheteur, et que j'y enfourne un cube de feta bulgare...

– Génia! s'exclama Raïssa.

– ... qu'il la rumine comme une vache, se hâta d'ajouter Eugène, et qu'il comprenne lentement – « Vous aviez raison, Rubin, c'est pas mal, et deux dollars de moins au kilo, vous dites. Bah, ça fait deux mois que vous me le répétez au téléphone, hein »...

– Mais qu'est-ce que tu racontes? fit Alex. Qu'est-ce que tu proposes?

– Quand on veut adopter, on adopte un enfant d'un lieu qu'on connaît, dit Eugène. On adopte un... – et là, Eugène tira sur le coin de ses yeux pour mimer un petit Asiatique. Eux, au moins, ont des prédispositions intellectuelles.

– Pourquoi ne pas nous avoir fait bénéficier de ta science il y a huit ans? dit Alex. À moins que tu n'aies pas voulu nous contrarier?

Eugène fronça le nez.

– Un aryen, qu'on leur donne, et du Montana. Où ça? Qui ça? Les gens s'enfilent des moutons, là-bas. Il n'y a pas de femmes. Des moutons, des chèvres, tout ce qui leur tombe sous la main. Pas étonnant que ses parents vous l'aient refourgué comme ça – Eugène tapa sur la nappe du plat de la main. Et qu'ils s'en soient tirés sans jamais vous donner d'explication. Le rodéo? – il partit d'un éclat de rire grotesque. Et puis quoi, encore? Un mensonge. Mais vous l'avez gobé – il regarda Maya et beugla : Qu'est-ce qu'ils vous ont caché?

Maya repoussa sa chaise et quitta la table, une main sur la bouche.

– Qu'est-ce qu'ils vous ont caché? – sa voix la suivit hors de la cuisine.

Alex colla son visage à celui de son père.

– Si tu t'avises de répéter ce genre de choses, tu n'es plus le bienvenu dans cette maison.

– Et mon argent, il est le bienvenu, lui ? dit Eugène, avant que tous se réfugient dans un terrible silence, qui fut interrompu par le tintement de la sonnette.

Ils se regardèrent et bondirent de leurs chaises, Maya la première à la porte, suivie des trois autres en file indienne, pleins d'espoir. Mais ce n'était que la police. Les deux inspecteurs se déployèrent à l'intérieur, comme si Max était quelque part dans un coin où les Rubin n'auraient pas encore eu l'idée de regarder. Maya comprit que les policiers étaient obligés d'envisager la possibilité que les parents eux-mêmes aient fait du mal à l'enfant. Ils cherchaient des preuves. Son sang se figea, et elle fut prise d'un insoutenable sentiment de futilité.

Finalement, les hommes en uniforme s'assirent avec les Rubin à la table de la cuisine et notèrent les informations qu'aucun parent ne souhaiterait jamais devoir donner. Un peu plus d'un mètre vingt, un peu moins de vingt-cinq kilos – menu pour son âge. Des cheveux blonds comme les blés, lisses comme des épines de pin – ils retombaient comme un casque, hormis quelques mèches rebelles sur le côté. Quel côté ? – le gauche. Son côté gauche à lui. Les oreilles légèrement décollées – non que cela se voie sous les cheveux –, et il cligne deux fois des paupières quand il est tendu. Des yeux verts, pigmentés d'éclats gris. De beaux, très beaux yeux. Maya cherchait dans les expressions et les gestes des inspecteurs quelques signes de compassion et de réconfort, mais comprit qu'ils étaient obligés de se comporter comme les médecins de son hôpital. Ils avaient trop souvent côtoyé le désespoir pour donner de leur personne. S'ils s'autorisaient à le faire, elle serait insatiable.

Reconnaissante de se voir confier une tâche, Maya partit chercher des tirages papier de leurs photos – depuis des années, tout était dans leur téléphone mobile. Bien élevé, timide, ordonné et obéissant, insista Raïssa auprès des inspecteurs de police tandis

que Maya s'éloignait. Inutilement: ils ne le retrouveraient pas grâce à une description de sa personnalité. D'autres signes particuliers? Maya se retourna. Elle hésita. « Il est adopté », dit-elle. Elle hésita de nouveau. « Il ne le sait pas. » Les autres Rubin la regardèrent avec consternation.

En attendant du nouveau, les Rubin se dispersèrent aux quatre coins d'une maisonnée où régnait un parfum de panique, et explorèrent les diverses formes que peut prendre l'attente.

Maya Rubin née Shulman était de ces femmes qui, à quarante-deux ans, ont à peu de choses près la même apparence qu'entre vingt et trente ans. Son corps n'avait pas été distendu par une grossesse, même si les femmes qui la jugeaient – si elles étaient tout à fait honnêtes – devaient convenir que dans son cas, ça n'aurait rien changé. Ces subtilités échappaient aux hommes, qui ne remarquaient que l'étroitesse de ses hanches; l'absence de tavelures sur la peau douce de ses jambes, hormis une longue veine aussi épaisse que la corde d'une guitare qui descendait le long d'une cuisse; et les petits seins, juvéniles de prime abord, puis étonnamment érotiques. Son visage les déconcertait: un nez fort au-dessus de lèvres pleines, encadré de pommettes douces et saillantes qui avaient un siècle de retard. Pour certains, c'était un visage ordinaire, chez d'autres il suscitait une excitation d'autant plus intense qu'elle était inexplicable. À leur façon, les hommes en arrivaient à la même impression que les femmes: juste ce qu'il fallait d'imperfections pour suggérer une subtile et irrésistible beauté.

Son mari, dont le large et beau visage gardait son teint olivâtre même en hiver, était aussi enrobé que sa femme était mince, comme si la vie l'avait équipé d'un rembourrage contre les coups durs. Et si ce n'était pas la vie, c'était sa mère – Alex était déjà potelé quand il était petit et finissait toujours son assiette. Il était

attentif à sa garde-robe, n'allait jamais au travail sans porter de blazer, et passait ses week-ends à détacher des coupons de chez Lord & Taylor et Nordstrom. Ses jambes de footballeur et sa taille de tennisman – les parents d'Alex avaient insisté pour qu'il fasse du sport, tout en le laissant libre de choisir celui qu'il voulait – s'étaient alourdies, mais démocratiquement, à parts égales, comme d'après un schéma directeur.

La mère et le père étaient une image inversée des enfants: le père un gringalet, la mère robuste malgré une jeunesse de nageuse. (Une photo aux tons sépia que Raïssa avait posée sur le manteau de la cheminée des enfants la montrait jeune fille sortant tout juste de la piscine de Minsk, le bonnet serré sur les oreilles, le rouge déjà aux lèvres, une dent en or illuminant son sourire.) Raïssa pouvait faire avaler ce qu'elle voulait à Eugène, les épaules de ce dernier restaient noueuses et sa clavicule tellement saillante qu'on ne pouvait la regarder sans imaginer l'os transpercer la fine membrane de sa peau. Eugène avait plus de poils dans les sourcils que d'autres des cheveux sur le crâne, et dans leur jeunesse Raïssa surnommait Eugène « mon Gitan » même si ses parents et grands-parents avaient la peau claire des Slaves. Le mystère de l'hérédité.

Maya s'assit sur un canapé près de la fenêtre et lorgna avec envie vers la cuisine. En fin d'après-midi, quand elle et Max rentraient à la maison, ils préparaient toujours le dîner ensemble. C'était le moment de la journée préféré de Maya. Là, elle savait s'y prendre, et pouvait en remontrer à Max sans avoir besoin de faire son autocritique. Max était chargé de tous les préparatifs qui ne réclamaient pas l'usage d'un couteau – arracher la tige des oignons que Maya découpait en julienne, écraser les patates (Max empoignait l'écrase-patates si fort que ses poings tremblaient). D'ici un à deux ans, elle prévoyait de l'initier au travail avec couteau.

Maya se retourna vers l'allée, où la lumière rasante tirait à sa fin, même en cette journée. Y avait-il heure du jour plus effrayante pour un parent dont l'enfant a disparu ? Elle était soulagée que son fils ait choisi le mois de juin pour fuguer et non décembre ; l'air suintait d'une langueur scintillante qui empêchait d'imaginer qu'il puisse arriver un malheur à quiconque. De temps à autre, cet optimisme était balayé par la vue d'une voiture passant trop vite dans leur rue : parce qu'elle roulait trop vite pour ne pas faucher un enfant dans l'obscurité montante, et parce que, roulant si vite, ce n'était pas une voiture qui leur ramenait leur fils.

Alex se leva, le canapé laissant échapper un soupir, et les autres s'assurèrent paresseusement que son mouvement n'indiquait pas une quelconque nouvelle idée. Mais il ne fit qu'aller à la cuisine. Ils l'entendirent manipuler la bouilloire – il réapparut avec une tasse d'eau fumante et trois tranches de citron pour sa femme. Qu'est-ce qu'elle aimait ça, l'eau chaude avec du citron, rien de plus. Le regard braqué sur la fenêtre, elle tressaillit quand il lui toucha l'épaule, la tasse trembla dans la main d'Alex, et il en renversa sur le parquet. Ils observèrent tous la tache – faire tomber quelque chose était annonciateur d'une nouvelle. Alex pinça les lèvres en signe de réprobation. Maya sourit d'un air de gratitude douloureuse.

– On devrait jeter un œil dans sa chambre, dit Eugène, levant les yeux de ses mains, nichées dans son giron.

Maya regarda son beau-père d'un air absent.

– Il a peut-être laissé un mot, bon sang, continua Eugène. Quelqu'un est allé dans sa chambre ?

– J'ai déjà cherché, dit faiblement Maya.

– Cherchons encore, dit Eugène.

Soulagés d'avoir quelque chose à faire, Alex et sa mère se levèrent, suivis d'Eugène. Maya tenta de faire signe à Alex – ses

parents allaient voir ce qu'elle et Alex voyaient tous les soirs. Mais Alex se contenta de la fixer, le regard vide. Peut-être était-il paralysé par l'inquiétude.

– Est-ce que ça plairait à Max qu'on fouille sa chambre en son absence? hasarda-t-elle.

– Je ne crois pas que ça le dérange quand tu entres dans sa chambre avec un aspirateur, je me trompe? dit Eugène.

– Ne dis pas ça, Eugène, dit Raïssa. Maxie est tellement soigneux.

Maya ne savait plus comment détourner leur attention et capitula. Rester seule au rez-de-chaussée après avoir été désavouée aurait exprimé un désaccord plus profond que Maya l'aurait voulu. Elle les suivit. Ils prirent l'escalier en file indienne, traînant leur angoisse derrière eux. Ils montèrent comme une équipe de sauveteurs; l'uniforme est toujours synonyme de maisonnée en détresse. Ils restèrent sur le seuil moqueté de la chambre de Max, hésitant à chercher les indices qu'ils voulaient trouver.

– Moi aussi j'aurais fugué si mes parents avaient peint les murs de ma chambre de la couleur d'une crème pour les mains, dit Eugène, mais la blague tomba à plat.

Il persévéra, sur la défensive:

– Je me fichais pas mal de ce genre de choses, quand j'étais petit – mon frère et moi dormions dans le même lit.

Un des murs de la chambre de Max était couvert d'une carte des États-Unis qu'Alex et Max avaient dessinée sur un assemblage de feuilles A4; une bibliothèque recouvrait le mur d'à côté jusqu'au plafond: les livres de Max; deux menorahs et une peluche déguisée comme pour la fête de Pourim, signes de judaïté accordés à contre-cœur par ses parents qui espéraient que leur religion ancestrale s'enracine mieux en Max qu'en eux-mêmes, même s'il était le seul non Juif parmi eux; et les masques indiens que Max voulait toujours quand ils allaient passer leurs vacances sur la Riviera Maya. En cet

instant, celui qui avait deux éclairs rouges allumés à la place des sourcils et un serpent qui lui sortait par la bouche révélait toute leur inquiétude.

Eugène entra et fit un signe de tête en direction de la literie, bien rangée en tas, sur la moquette.

– Ça, c'est tout toi, Alex, dit-il. On n'avait pas besoin de t'inculquer la discipline ni te demander de faire le ménage.

Maya déglutit, priant qu'il se méprenne sur la raison pour laquelle tout était par terre. Avec satisfaction, Eugène passa un doigt sur le dessus de la commode : pas de poussière. Il alla vers la fenêtre et en força l'ouverture, soupirant du plaisir de faire travailler ses muscles, et mit le nez dans l'air du soir. L'humidité était de retour. Les trois autres poireautaient au milieu de la chambre, regardant autour d'eux. Que cherchaient-ils ? Tout semblait à sa place ; il n'y avait pas de cintre inoccupé dans la penderie. C'était bon signe, parce que Max avait prévu de rentrer, ou mauvais signe, parce qu'il avait décidé de rentrer mais n'était toujours pas là.

Eugène se retourna vers eux.

– Choisir de dormir par terre, dit-il secouant la tête. Même les nuits de pogrom par les cosaques il y a cent cinquante ans, un Rubine ne dormait pas par terre. Sur une meule de foin à la rigueur, mais pas par terre.

Il parlait de la mini-tente dans le jardin, où Max avait le droit de dormir le week-end quand il faisait beau. Alex et Max y avaient passé des après-midi entiers. En rentrant du travail, Alex enfilait la tenue qu'il portait pour tondre la pelouse, puis père et fils partaient à l'aventure. Maya n'était pas amère de perdre son second au profit de son mari, comme si, huit ans après, elle vérifiait que la colle prenait bien entre eux. Quand elle voyait, par la fenêtre de la cuisine, ses hommes rejoindre la tente, dorée à l'intérieur et vert forêt à l'extérieur, telle une feuille arborant

les couleurs de deux saisons différentes, c'est qu'ils rentraient au camp de base après avoir perdu leurs hommes contre des Sibériens hostiles tirés par des loups. Ou qu'ils étaient sur une planète inconnue, Alex posant devant le rabat de la tente le verre de cristal contenant les deux doigts de cognac qu'il se servait parfois, parce que les substances liquides se transformaient en gaz sur la planète Chung. (« Pourquoi Chung, Maxie ? – C'est un secret. ») Les masques chirurgicaux qu'il avait demandé à Maya de rapporter de l'hôpital permettaient au père et à son fils de survivre aux gaz empoisonnés. Puis – une pâle étoile apparaissant dans le noir éther – leur parvenait une voix étouffée annonçant que le repas était prêt.

Eugène rentra la tête et observa la literie par terre.

– Ce n'est pas du linge sale, hein ? dit-il tristement, comprenant. C'est plié trop soigneusement. Votre fils dort par terre ? Et vous êtes au courant.

Il dévisagea son fils et sa belle-fille. L'expression d'un homme trahi apparut sur son visage.

– Y a-t-il autre chose que vous me cachez au sujet de mon petit-fils ? – il regarda sa femme : Tu étais au courant ?

– Non, dit Raïssa sans joie.

Alex et Maya ne lui répondirent pas, mais Maya prit appui contre le mur.

Eugène s'assit sur le matelas nu de Max et regarda fixement le sac de couchage.

– Peut-être notre petit garçon est-il parti à l'aventure, dit-il sans y croire. Peut-être va-t-il bientôt rentrer pour se faire passer un bon savon.

– Et si on redescendait ? proposa Raïssa.

– Les gènes, ce n'est pas de l'eau, dit Eugène. Biologiquement, il est et sera toujours l'enfant de ces gens-là. Et des gens qui l'ont conçu. C'est un miracle que vous ne vous en rendiez compte que

maintenant. Il nous est arrivé préprogrammé; on peut passer sa vie à changer le code, on ne pourra modifier que des fragments. J'ai connu mes arrière-grands-parents. Et qui suis-je sinon leur arrière-petit-fils, qui achète pour dix *cents* ce qu'il revend pour vingt? Les fax, les e-mails, les clés USB, très bien. Mais rien n'a changé.

Son public garda le silence. Maya tâta le mur de la main. Il était froid au toucher. Elle tenta de s'immerger tout entière dans cette sensation. Elle était une main contre le mur froid.

– Je fais des livraisons partout, continua Eugène. Denver, Las Vegas, San Francisco, Seattle. J'aime les villes dont le nom se termine par une consonne, des noms forts. Denver. Boston. Washington. New York – le *k* comme le reflet fugace du soleil qui vous éblouit. Miami, Philadelphie – des noms féminins. Montana.

« Il n'y a pas de philharmonie dans ces villes. Le Metropolitan Museum of Art, le ballet, les immeubles plus hauts qu'une grange. Il n'y a pas ça, là-bas.

– Et alors, tu vas au ballet, toi? demanda Raïssa.

– Non, mais je peux y aller quand je veux, répondit Eugène. Je peux y aller dès ce soir.

– Arrête, Génia, dit-elle. Ne t'énerve pas. Descendons. Je vais préparer du thé.

– Il y a des chevaux et des rivières, de l'herbe, et puis plus rien, dit Eugène. Je le sais parce que c'était comme ça dans mon village. Pourquoi croyez-vous que je me suis enfui pour la ville avant la fin de mon année de seconde? La campagne, c'est bon pour les pauvres. Les ivrognes. Ils subsistent grâce à l'alcool, au lieu de transformer les pièces de dix en pièces de vingt.

Ils s'observèrent d'un air maussade. Dehors, la lumière laissait filer le jour.

– Tu as appelé l'école? demanda finalement Raïssa, qui en remettait une couche par souci de changer de sujet.

– Maman... fit Alex avec lassitude.

– Il est sous la responsabilité de l'école jusqu'à 14 h 45, dit Maya. Il est sorti avec les autres enfants qui prenaient le car, et ensuite il a dû s'éloigner.

– Il est sous la responsabilité de l'école jusqu'à 14 h 45! s'écria Eugène. Et si un meurtrier surgit à 14 h 46, ils vont croiser les bras et regarder avec regret? Non, il faut porter plainte. L'école est coupable de négligence.

– Et quand j'étais petit, que je jouais dans le bac à sable avec Sacha, et que des hommes se sont arrêtés pour demander où était l'école? dit Alex. Je savais qu'on n'était pas censé parler à des inconnus, pourtant non seulement je l'ai fait, mais je les y ai accompagnés, à l'école. Les enfants font des choses mystérieuses.

– C'est censé me remonter le moral? rétorqua Maya. Ton père t'a sauvé *in extremis*.

– Je ne crois pas que ce soit le meilleur exemple, mon garçon, dit Raïssa.

Eugène se leva difficilement, et sa cheville fit bouger une planche qui dépassait de sous le lit. Dans un craquement de genoux, il se baissa et tira un tableau en liège, punaisé d'un alignement symétrique et harmonieux de petits sachets plastique. Chaque sachet portait une étiquette: Fétuque. Timothée. Zoysia. C'étaient des herbes. La fétuque était en gerbe, comme un dos de hérisson, la timothée ressemblait à de l'herbe ordinaire. Il leva les yeux sur Alex et Maya. Ils le regardèrent tristement.

Jusqu'à ce jour, Eugène avait ignoré qu'il y avait plus d'un type d'herbe dans le monde. Cela ressemblait à un TD de sciences. Sous les yeux de sa famille, Eugène tira une touffe défraîchie du sachet étiqueté « timothée » et la renifla. Il n'y sentit rien d'autre qu'une vieille odeur de soleil. Il regarda de plus près: l'herbe fauve avait l'air d'avoir été mâchée. Eugène remarqua des traces de mastication sur les autres herbes. Pas toutes; quelques-unes. Elles avaient été mâchées et replacées dans leur sachet. Certains

sachets contenaient plus d'herbe que d'autres, comme si une partie de l'herbe avait non seulement été goûtée mais mangée. Désespéré, Eugène regarda autour de lui, comme pour s'assurer qu'il était bien là où il croyait être – dans la chambre d'un quartier résidentiel où l'on avait passé l'aspirateur sur la moquette, assez récemment pour que les lignes soient encore visibles. Aucun animal n'était monté au premier étage pour glisser délicatement la patte dans les sachets d'herbe sans les déchirer. Non, c'était son petit-fils qui avait mangé l'herbe. Il lâcha le panneau comme un objet maudit.

– On n'était pas au courant, dit Maya avec appréhension.

– Il a mâchouillé de l'herbe, et alors ? dit Alex sans conviction.

Quand un garçon... commença-t-il d'une voix qui s'étiola.

– Il est allé ramasser vingt sachets d'herbe, dit Eugène, les mains ouvertes.

– C'était pour un TD de sciences, dit Maya. Je les ai ramassées avec lui. Je ne savais pas qu'il allait... qu'il allait...

– Tu ne savais pas que tu faisais de ton fils un animal.

– Arrêtez, papa, s'il vous plaît, dit Maya – c'en était trop pour Raïssa, qui s'assit sur le lit.

Maya s'écarta du mur d'une poussée de la main.

– Je vais prendre le car.

Les autres se retournèrent.

– Quel car ? demanda Eugène.

– Le 748. Le car qu'il a pris, d'après cette fille.

– Il n'est plus à bord du car, à l'heure qu'il est, dit Alex.

– S'il a pris le car pour aller là-bas, il l'a peut-être pris pour rentrer, dit Maya. Je verrai peut-être quelque chose.

– Au moins elle veut faire quelque chose, admit Eugène, secouant la tête.

– Mais s'il prend le car pour rentrer, il va rentrer, dit Alex.

Qu'est-ce que ça changera que tu le prennes ? C'est inutile – faire

pour faire. On est à sa merci. Quatre adultes à la merci d'un enfant de huit ans.

– Alors tu proposes de ne rien faire, conclut Maya.

– Vous êtes si sûrs que ça qu'il va revenir de là où il est allé ? intervint Eugène. Chez sa maman et son papa, qui l'ont sauvé de la merveilleuse existence qui l'attendait dans le Montana ? Ben voyons, il s'inquiète beaucoup pour vous c'est sûr.

– Ce que je propose, c'est de ne pas faire quelque chose uniquement pour faire quelque chose, dit Alex. L'école ignore où il est. La police le recherche. D'ici là, on attend.

– Je vais prendre le car, répéta Maya.

– Pitié, ne me regarde pas comme si j'en avais rien à fiche, dit Alex. J'essaie d'être rationnel.

– Dépose-moi là-bas, s'il te plaît, dit-elle.

Ils se souvinrent qu'elle ne conduisait jamais plus loin que le centre commercial. Alex, qui ne voulait pas se comporter comme un mufler en refusant, acquiesça, embarrassé : être l'homme fort de la situation était délicat. Réellement. La force était avec les faibles et les nécessiteux.

« Dans la nuit, tu pars », remarqua tristement Raïssa. À ses yeux, l'obscurité dévoilait la nature essentiellement hostile du monde, n'amenait que son lot d'accidents de voiture et le souvenir des êtres chers qui ont disparu. Le soir, on restait à la maison avec ses proches, blottis à l'écart des ténèbres imprévisibles.

– Prenez l'Escape, dit charitablement Eugène.

– La Corolla fera l'affaire, dit Alex.

Après le départ des jeunes parents, Raïssa tapa dans ses mains. Elle aurait dû préparer un sandwich à Maya, pour la route. Elle n'avait plus la tête sur les épaules.

L'air était de nouveau humide, la soirée suffoquant de torpeur indolente. Maya attendait Alex à côté de la voiture. Il monta et

lui déverrouilla la portière. « C'est ouvert », l'entendit-elle dire d'une voix étouffée. Elle ne voulait pas s'asseoir à la place de son fils. Elle voulait que Max rentre à la maison et s'assoie à sa place habituelle, qu'il soit le premier à dévaler du car scolaire, même si cela signifiait qu'il ne faisait pas partie des meneurs. Qu'ils aillent se faire voir, les meneurs. Et aussi les chauffeurs de car qui portent un survêt' au travail. Et les Italiens obèses, partout, les types en polo qui braillent sur leur équipe préférée, et les femmes épilées en haut de velours zippé, aux ongles immaculés.

« Maya ? » Le visage d'Alex apparut à la fenêtre côté passager. Elle monta.

Alex alluma la clim, mais Maya garda sa vitre baissée, le plat de la main offert à la nuit tandis que la voiture roulait. Elle compta jusqu'à ce qu'Alex lui demande de la remonter – elle gaspillait la clim. Elle s'arrêta à trente-sept – il avait fait un effort. Le quartier d'Acrewood finissait tôt sa journée, même en été, et à cette heure ils ne croisèrent plus que quelques voitures, apercevant la lueur bleue des écrans de télé derrière des rideaux tirés, le centre commercial de Valley Hill muré dans une langueur silencieuse, les arbres enveloppés par la nuit bruisant légèrement, se donnant des nouvelles. La ville avait plié boutique; Acrewood était livré aux Rubin et à leur terreur. La Corolla roulait sur le bitume lisse de la route. Cette partie du comté de Bergen avait des impôts locaux parmi les plus élevés de l'État, mais utilisés à bon escient; Alex n'eut pas besoin de panneaux indicateurs pour savoir qu'il venait d'entrer dans le comté de Passaic parce que ses amortisseurs se mirent soudain à ballotter. Maya trouva du réconfort dans la housse grise et rêche de son siège. Eugène prévoyait de remplacer la voiture par un modèle plus récent, doté d'une caméra de recul et de sièges en cuir; ça lui fit penser à la sensation du cuir qui colle à la

peau, au malaise de devoir trouver confortables des vêtements neufs trop empesés.

– Tu entends le bruit que font les freins? dit-il.

– Quoi?

– Ce *fff-fff-fff*. Chaque fois que je freine.

– Je ne sais pas quand tu freines. Désolée, je n’entends rien.

Elle regarda par la fenêtre.

– Je vais l’emmener au garage, dit-il. Même si ça ne fait pas encore un an, loin de là – il tapota la vignette du contrôle technique. Quand tu conduis, s’il te plaît, appuie sur la pédale de frein en douceur. Pas d’un coup sec.

Elle le dévisagea, incrédule, puis détourna une fois de plus le regard. Ils roulèrent en silence.

– Tu n’étais vraiment pas au courant, pour l’herbe? demanda-t-il.

– Non, dit-elle, sentant qu’il ne la croyait pas.

– Il n’y a rien d’anormal chez Max, dit Alex. C’est primitif, là-bas, c’est tout ce que papa voulait dire. Il va démonter la tente de Max. Passer du sol à une meule de foin comme un idiot de la campagne – c’est une évolution naturelle. Je n’ai pas été assez attentif, Maya. Je n’ai rien dit pendant trop longtemps. J’essaie toujours de te faire plaisir.

– Donc tu as la même vision des choses, dit Maya.

– Pour mon père, il n’y a pas de cadeau sans arnaque. Si on divise ce qu’il dit par deux et qu’on soustrait la somme, on commence à se rapprocher de la vérité. Il parle en Fahrenheit, mais la vérité est plus proche des Celsius.

– Mais tu ne t’opposes pas à lui.

– Et si c’était toi qui t’opposais un peu à lui, Maya? Il y a un beau dicton, en anglais: « Une horloge cassée donne l’heure exacte deux fois par jour. » Max est ce qu’on fait de lui. Et s’il y a quelque chose en lui qui...

– « Quelque chose en lui... »? l'interrompit Maya. C'est vraiment toi qui dis ça? C'est de la superstition de village. Le même village qu'Eugène veut désespérément oublier.

– Les gènes, c'est de la superstition pour toi? Tu travailles dans le milieu médical, non?

Elle tourna la tête et regarda défiler le bleu du soir.

– Je voulais vivre en ville, Alex, dit-elle.

Alex agrippa le volant à dix heures dix, comme s'il serrait un oreiller pour étouffer quelqu'un.

– Parfois, j'ai l'impression que c'est toi, l'enfant de mon père. Vous adorez céder à la panique, tous les deux.

– C'est de la panique ou de l'attention? dit-elle. Avec toi, rien n'est jamais grave.

– Mais attentifs, on l'est. On va démonter la tente, et on va retirer tous ces masques. Et puis il serait temps de dire adieu à Oliver. Je veux qu'il ait des amis normaux.

Il s'attendait à ce qu'elle comprenne ce qu'il voulait dire – Oliver avait un bec-de-lièvre; pour Alex, cela signifiait qu'Oliver était un infirme, marqué par le mauvais sort.

– Tu es son père, dit-elle hargneusement. Pourquoi tu ne lui dis pas qu'il n'a plus le droit de voir son seul ami parce qu'il n'a pas un physique de carte de vœux? Tu veux que je le fasse à ta place.

– Pourquoi notre fils n'a-t-il qu'un seul ami? fit Alex.

– Peut-être parce qu'il n'est pas normal, dit Maya, vindicative.

– Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Alex d'une voix dégoûtée.

– Tu demandes pourquoi il n'est pas capable d'avoir des amis normaux, dit-elle.

– C'est pas ce que j'ai dit. Il n'est ni normal ni anormal. Il est ce qu'on fait de lui. Et quand il joue avec un garçon qui

RODÉO

ressemble à un... tu sais, quoi, je souhaite à Oliver la meilleure santé possible...

– Alex, tu crois vraiment que Max va rentrer à la maison si on décide de se débarrasser d’Oliver ?

– Non, puisque tu vas le retrouver dans ce car, dit Alex avec aigreur.

Honteuse, Maya tourna la tête et regarda par la fenêtre. Elle compta les réverbères inclinés au-dessus de la route. On ne commençait à prendre de l’altitude que loin au nord d’Acrewood – dans certains coins de l’État ça grimpe jusqu’à neuf cents mètres ; Eugène allait y faire du ski chaque hiver, envoyant par e-mail aux enfants des photos de lui, en combinaison et masque de ski, comme un Autrichien, et de sa femme, assise près de la cheminée du chalet avec un livre et un Apple Martini – mais même à Acrewood la proximité des contreforts était perceptible. La Corolla monta une petite colline ; une rangée de lampadaires apparut ; Maya les compta jusqu’à ce que la route replonge ; et une fois de plus, ils disparurent.

1992

Comme toujours dans les histoires de ce genre, Alex et Maya avaient failli ne jamais se rencontrer. Alex, qui avait fini ses études à peine un an plus tôt, habitait South Brooklyn avec ses parents. Les Rubin vivaient aux États-Unis depuis plus de dix ans, Eugène tâchant déjà de fourguer des *pickles* et de la confiture au consommateur américain (ces produits-là étaient turcs, mais avec la dissolution de l'Union soviétique deux mois plus tôt, le temps favoriserait bientôt des incursions dans leur ancienne patrie). Alex était avec son ami Dima, qui habitait l'Upper West Side, avait un an de plus et était russe, autrement dit non Juif, ce qui donnait envie à Alex de savoir comment sa famille avait pu sortir du pays, qui plus est des années avant les Rubin, mais Alex ne lui posa jamais la question. Ils jouaient au hockey à Riverside Park tous les samedis lors d'un rassemblement spontané d'informaticiens russes et de cuistots latinos. Ce soir-là, Alex regarda la rame de métro quitter la station de la 110^e Rue et interrogea Dima des yeux. « J'ai oublié mes palets porte-bonheur chez Maya », dit négligemment Dima, ce qui eut le don d'irriter Alex, son ami lui transmettant cette information comme s'il parlait à un subalterne. « Tu vas enfin faire sa connaissance. » Dima se cura le nez.

On ne peut pas jouer au hockey sans palets. Alex avait joué une fois à Minsk avec une balle en caoutchouc, qui rebondit au lieu de glisser, ce qui multiplie les chances de la rater, mais la crosse en aluminium avait continué de fendre l'air pour venir fracasser sa bouche étonnée, lui arrachant deux incisives, et poussant sa mère, Raïssa, à faire irruption dans la salle de bains, où il prenait une douche chaude et se passait la langue dans les nouveaux trous entre ses dents, pour lui demander si le garçon qui l'avait blessé était Juif; et c'est seulement après qu'il lui eut répondu: « Oui, il est Juif », qu'elle s'était radoucie, puis était retournée à la cuisine pleurer dans son poing au lieu de s'élaner dans la cour pour aller venger son fils. Alex avait compris pour la première fois, à six ans, la valeur pragmatique du mensonge, car le garçon n'était pas juif mais ne lui avait pas fait mal exprès.

Dehors, dans la cour, où des grands venaient parfois demander aux petits leur nom de famille, ce qui leur permettait de savoir à qui ils allaient casser la figure pour s'amuser, Alex devait faire semblant de ne pas être Juif. Il s'était concocté un nom russe orthodoxe au cas où, et que Dieu protège ses copains s'ils s'avaient de lever un sourcil le jour où il le prononcerait. Pendant ce temps, chez lui, Alex devait mentir dans l'autre sens et soutenir auprès de sa mère que ceux qui le harcelaient étaient vraiment Juifs, pour qu'elle ne lui fasse pas honte en déboulant dehors un balai à la main. Ce sont des décisions importantes, écrasantes et solennelles pour un enfant de six ans. Les deux dents de devant repoussent, même si l'une des deux pousse de traviole, et que Raïssa ouvre la bouche de son fils pour tenter de la redresser avec le pouce, collant un complexe à son fils – en dehors de ça il a les dents blanches, les bras veinés et une peau parfaite –, jusqu'à ce que Maya Shulman lui dise que c'est ce qu'elle préfère chez lui, cette dent rebelle qui suit son chemin, et quand elle apprend l'expression « dent de travers », elle décide de le

surnommer ainsi, ce qui l'agace parce que cela attire l'attention sur son défaut, alors elle finit par laisser tomber.

Un palet, ce n'est rien, mais pour Alex c'est une poulie en laiton massif qui pèse sur son cœur, comme ces objets qu'on laisse chez son amoureux pour dire : Une partie de moi habite ici, désormais. Donc Alex refuse de monter avec Dima, de coller le nez toujours plus fort contre la vitre de la joie derrière laquelle vivent les autres ; il en a déjà plus qu'assez d'entendre sa mère lui demander quand une fille digne de son Alex va enfin apparaître dans sa vie, ce qui est une façon courtoise de demander à Alex quand il ramènera à la maison une fille digne d'intérêt aux yeux de sa mère. Alex n'avait que vingt-trois ans. Ses amis américains ne pensaient qu'à leur carrière, ou aux filles qui fréquentaient les bars du quartier, et aucun ne songeait à se marier. Mais Alex, Juif de Minsk, Rubin, fils unique, n'avait pas les mêmes priorités.

Dima supplie son ami de monter. Son ami lui dit que s'il accompagne Dima, Dima va s'attarder, alors que s'il reste en bas, Dima se sentira coupable de passer trop de temps là-haut. « Mais si tu restes en bas, il se peut que je sois distrait par ma copine et que je reste encore plus longtemps », affirme Dima, versant une nouvelle fiole de désespoir dans le cœur d'Alex. La copine de Dima, Maya, prépare le dîner – elle cuisine, c'est son truc, elle est toujours aux fourneaux, à faire ceci ou cela –, elle sera donc occupée, en tout cas. *Ça caille. Viens.*

Quand Alex suit Dima dans l'entrée de l'immeuble, la poulie en laiton le libère brièvement car comment Dima pourra-t-il s'éclipser pour aller jouer au hockey si Maya est en pleine préparation du dîner ? Dima n'est-il pas censé manger ? Alex doit-il y voir un signe d'intimité (l'union de Dima et Maya est si parfaite qu'ils n'ont pas besoin de jouer la gentillesse entre eux), ou de friction sous-cutanée ? Alex s'aperçoit que cette dernière

possibilité lui ferait plaisir alors même qu'il n'a jamais rencontré Maya.

Dans l'ascenseur qui monte au cinquième, tandis que l'odeur de pisse leur emplit les narines, Alex dit que la copine de Dima n'avait pas besoin de quitter Kiev si c'était pour habiter dans un immeuble dont l'ascenseur pue la pisse et gronde comme si ses câbles allaient lâcher. Dima rappelle à son ami que sa copine n'a pas de père qui travaille dans l'import-export; elle est dans la quatrième et dernière année d'un visa d'études, et ses parents sont désormais au chômage car ce qui marchait à Kiev, deux mois après le suicide de l'Union soviétique, se casse désormais la figure. Son père n'a trouvé qu'un poste d'agent d'entretien d'une chaudière, au sous-sol d'un hôpital pour maladies infectieuses, quelques heures par semaine – c'est tout. Maussade, Alex pose des questions informelles: quel âge ont ses parents? Que fera Maya à la fin de l'année scolaire? Dima hausse les épaules: elle rentrera chez elle. Ne peut-elle obtenir une extension de visa? Alex insiste, la compassion s'ajoutant désormais à la culpabilité, un attelage puissant. Dima hausse les épaules. Il n'a pas réfléchi à la question, semble-t-il, et Alex est une fois de plus ébahi par son ami.

Mais le visage de Dima balaie la pesanteur qui s'installe entre eux. « Tu es une boule de morosité, Rubin, dit-il, avec un rictus énamouré. Ne me fais pas regretter de t'avoir demandé de monter. » Et quand l'ascenseur arrive au cinquième, faisant retentir un *ding!* aussi fatigué que vieillot, Alex se dit que c'est pour cela qu'il se sent proche de Dima, même si Dima l'ignore et que certains aspects de sa personnalité l'insupportent – il envie la façon dont Dima se décharge de tous les fardeaux (par terre, ou sur les épaules d'Alex). Et passe son chemin. Passe à autre chose.

Sur le palier de Maya, ils sont assaillis par un cri strident en provenance du même étage, ajoutant à l'impression qu'éprouve